

» passèrent le Niémen, deux cent qua-  
 » rante mille hommes restèrent en ré-  
 » serve entre ce fleuve et le Borystène,  
 » cent soixante mille passèrent Smolensk  
 » et marchèrent sur Moscow : sur ces  
 » cent soixante mille hommes, quarante  
 » mille restèrent échelonnés entre Smo-  
 » lensk et Mozajsk. La retraite était donc  
 » toute naturelle sur la Pologne.

» Aucun général n'a représenté à Na-  
 » poléon la nécessité de s'arrêter sur la  
 » Bérézina; tous sentaient que maître de  
 » Moscow il terminerait la guerre.

» Jusqu'à Smolensk il manœuvrait  
 » sur un pays aussi bien disposé que la  
 » France même; la population, les auto-  
 » rités étaient pour lui: il pouvait y lever  
 » des hommes, des chevaux, des vivres;  
 » et Smolensk est une place forte.

» Rien de plus différent que les deux  
 » expéditions de Charles XII et de Na-  
 » poléon. Charles XII sacrifia sa ligne  
 » d'opération, et prêta, durant quatre  
 » cents lieues, le flanc à l'ennemi; dans  
 » son expédition tous les principes de la  
 » guerre offensive avaient été violés; ils  
 » furent tous observés dans celle de Na-  
 » poléon.

» Dans sa marche sur Moscow, il n'a

» jamais eu l'ennemi sur ses derrières,  
 » pas un malade, pas un homme isolé,  
 » pas une estafette, pas un convoi n'ont  
 » été enlevés depuis Mayence jusqu'à  
 » Moscow; on n'a pas été un jour sans  
 » recevoir des nouvelles de France; Paris  
 » n'a pas été un jour sans recevoir des  
 » lettres de l'armée, pas une maison de  
 » station retranchée (il y en avait à tous  
 » les postes), n'a été attaquée.

» Les convois d'artillerie et d'équipages  
 » militaires arrivèrent sans accident: on  
 » a tiré à la bataille de Smolensk plus de  
 » soixante mille coups de canon, cent  
 » vingt mille à la bataille de la Moscowa;  
 » la consommation a été considérable  
 » dans les petits combats, et cependant  
 » en partant de Moscow chaque pièce  
 » était approvisionnée à trois cent cin-  
 » quante coups.

» La marche de l'armée, au sortir de  
 » Moscow, ne doit pas s'appeler une re-  
 » traite, puisque cette armée était vic-  
 » torieuse, et qu'elle eût pu marcher  
 » également sur Saint-Pétersbourg, sur  
 » Kalouga ou sur Toula, que Kutusow  
 » eût en vain essayé de couvrir. L'armée  
 » ne se retira pas sur Smolensk parce  
 » qu'elle était battue; mais pour hiverner

» en Pologne et marcher au printemps  
 » sur Saint-Pétersbourg. Si l'on eût été  
 » en été, ni l'armée de l'amiral Tchit-  
 » chagow, ni celle de Kutusow n'eussent  
 » osé approcher de l'armée française de  
 » dix journées, sous peine d'être détrui-  
 » tes de suite. La Cour craignait telle-  
 » ment que l'on marchât sur Saint-Pé-  
 » tersbourg, qu'elle avait fait évacuer  
 » sur Londres ses archives et ses trésors  
 » les plus précieux, et qu'elle appela de  
 » Podolie l'armée de l'amiral Tchitcha-  
 » gow, pour couvrir cette capitale. Si  
 » Moscow n'eût pas été incendiée, l'Em-  
 » pereur Alexandre eût été contraint à la  
 » paix. Après l'embrâsement de Moscow,  
 » si les grands froids n'avaient pas com-  
 » mencé quinze jours plus tôt qu'à l'or-  
 » dinaire, l'armée fût revenue sans perte  
 » à Smolensk, où elle n'aurait eu rien à  
 » redouter des armées russes, battues à  
 » la Moscowa, à Malsioroslawitz; elles  
 » avaient trop grand besoin de repos.

» On savait bien qu'il faisait froid en  
 » décembre et janvier; mais on avait lieu  
 » de croire, par le relevé de la tempé-  
 » rature des vingt années précédentes,  
 » que le thermomètre ne descendrait pas  
 » au-dessous de six degrés de glace pen-

» dant novembre; il n'a manqué à l'ar-  
 » mée que trois jours pour achever sa  
 » retraite en bon ordre; mais dans ces  
 » trois jours elle perdit trente mille che-  
 » vaux. Par l'événement, on pourrait  
 » donc reprocher à Napoléon d'être resté  
 » quatre jours de trop à Moscow; mais  
 » il y fut déterminé par des raisons po-  
 » litiques: il croyait avoir le temps de  
 » retourner en Pologne; les automnes  
 » sont très-prolongées dans le Nord.

» L'armée, en quittant Moscow, em-  
 » porta pour vingt jours de vivres; c'était  
 » plus qu'il ne lui fallait pour arriver à  
 » Smolensk, où elle eût pu en prendre  
 » en abondance pour gagner Minsk et  
 » Wilna; mais tous les attelages des con-  
 » vois et la majorité des chevaux de l'ar-  
 » tillerie et de la cavalerie périrent; tous  
 » les services de l'armée furent désor-  
 » ganisés; ce ne fut plus une armée; il  
 » devint impossible de prendre position  
 » avant Wilna: les corps du prince de  
 » Schwartzemberg et du général Rey-  
 » nier, qui étaient sur la Vistule, au lieu  
 » d'appuyer sur Minsk, comme ils le  
 » devaient, se retirèrent sur Varsovie,  
 » abandonnant ainsi l'armée. S'ils se fus-  
 » sent portés sur Minsk, ils y eussent été

» joints par la division de Dombrowski,  
 » qui, seule, ne put défendre Bouris-  
 » chow, ce qui permit à l'amiral Tchit-  
 » chagow de l'occuper; le projet de l'a-  
 » miral n'était pas de prendre possession  
 » de la Bérésina; mais de se porter sur la  
 » Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg.  
 » C'est par cette circonstance fortuite  
 » que le duc de Reggio le rencontra, le  
 » battit et le rejeta sur la rive droite de  
 » la Bérésina. Tchitchagow fut battu de  
 » nouveau après le passage de la Béré-  
 » sina; les cuirassiers Doumerc lui pri-  
 » rent dix-huit cents hommes dans une  
 » charge.

» A deux journées de Wilna, lorsque  
 » l'armée n'avait plus de dangers à cou-  
 » rir, Napoléon jugea que l'urgence des  
 » circonstances exigeait sa présence à  
 » Paris; là seulement il pouvait en im-  
 » poser à la Prusse et à l'Autriche. S'il  
 » tardait à s'y rendre, le passage lui se-  
 » rait peut-être fermé. Il laissa l'armée  
 » au Roi de Naples et au prince de Neuf-  
 » châtel. La garde était alors entière, et  
 » l'armée avait plus de quatre-vingt mille  
 » combattans, sans compter le corps du  
 » duc de Tarente, qui était sur la Dwina.  
 » L'armée russe, tout compris, était ré-

» duite à cinquante mille hommes. Les  
 » farines, les biscuits, les vins, les vian-  
 » des, les légumes secs, les fourrages,  
 » étaient en abondance à Wilna. D'après  
 » le rapport de la situation des vivres,  
 » présenté à Napoléon à son passage en  
 » cette ville, il y restait alors quatre mil-  
 » lions de rations de farines, trois mil-  
 » lions six cent mille rations de viande,  
 » neuf millions de rations de vin et eau-  
 » de-vie; des magasins considérables  
 » d'effets, d'habillemens et de munitions  
 » avaient également été formés. Si Na-  
 » poléon fût resté à l'armée ou qu'il en  
 » eût donné le commandement au prince  
 » Eugène, elle n'aurait jamais dépassé  
 » Wilna; un corps de réserve était à Var-  
 » sovie, un autre à Koenisberg; mais on  
 » s'en laissa imposer par quelques cosa-  
 » ques; on évacua en désordre Wilna  
 » dans la nuit. C'est de cette époque sur-  
 » tout que datent les grandes pertes de  
 » cette campagne; et c'est un des mal-  
 » heurs des circonstances que cette obli-  
 » gation où se trouvait Napoléon dans  
 » les grandes crises, d'être à la fois à  
 » l'armée et à Paris: rien n'était et ne  
 » pouvait être moins prévu par lui que la  
 » conduite insensée que l'on tint à Wilna.

» Dans cette malheureuse campagne  
 » nos pertes furent considérables sans  
 » doute; mais non pas telles qu'on se  
 » l'imagine. Des quatre cent mille hom-  
 » mes qui passèrent la Vistule, la moitié  
 » était Autrichiens, Prussiens, Saxons,  
 » Polonais, Bavaois, Wurtembergeois,  
 » Bergeois, Badois, Hessois, Westpha-  
 » liens, Meklembourgeois, Espagnols,  
 » Italiens, Napolitains. L'armée impé-  
 » riale, proprement dite, était pour un  
 » tiers composée de Hollandais, Belges,  
 » habitans des bords du Rhin, Piémont-  
 » tais, Suisses, Gênois, Toscans, Romains,  
 » habitans de la trente-deuxième divi-  
 » sion militaire, Brème, Hambourg, etc.  
 » elle comptait à peine cent quarante  
 » mille hommes parlant français. L'expé-  
 » dition de Russie coûta moins de cin-  
 » quante mille hommes à la France ac-  
 » tuelle; l'armée russe, dans la retraite  
 » de Wilna à Moscow, dans les différentes  
 » batailles, a perdu quatre fois plus que  
 » l'armée française; l'incendie de Moscow  
 » a coûté la vie à cent mille Russes,  
 » morts de froid et de misère dans les  
 » bois; enfin, dans sa marche de Moscow  
 » à l'Oder, l'armée russe fut aussi atteinte  
 » par l'intempérie de la saison; elle ne

» comptait, à son arrivée à Wilna, que  
 » cinquante mille hommes, et à Kalitsch  
 » moins de dix-huit mille: on peut avan-  
 » cer que la perte de la Russie dans cette  
 » campagne a été six fois plus grande  
 » que celle de la France d'aujourd'hui. »

Certes, voilà bien des détails et des  
 circonstances qui surprendront beau-  
 coup sans doute le plus grand nombre  
 de lecteurs, et j'avoue que j'aurais été  
 du nombre. Ceux qui, passionnés con-  
 tre la vérité, sont déterminés d'avance,  
 et persistent quoi qu'il en arrive, ou  
 bien encore ceux qui, ayant déjà pris  
 une opinion et tenant pour désagréable  
 d'avoir à en changer, trouvent plus com-  
 mode d'y demeurer que d'avoir la peine  
 d'éclaircir, ceux-là nieront tout simple-  
 ment, ou attacheront peu d'importance  
 à ce que je viens de transcrire; mais il  
 n'en sera pas de même de ceux qui,  
 dans le calme et la modération, aiment  
 et cherchent la vérité pour elle-même;  
 ceux-là seront indubitablement frappés,  
 et s'ils persistent dans une opinion ad-  
 verse, ils se croiront obligés du moins  
 de produire à leur tour des autorités  
 également officielles, ou non moins in-  
 contestables; car comment nier que s'il

s'élève toujours quelques préventions contre celui qui se défend, elles doivent être égales contre ceux qui attaquent; comment se dissimuler que les paroles d'un aussi grand homme sur l'événement terrible auquel il se trouve identifié, doivent être après tout de quelque poids, et que sa voix doit valoir celle de ses adversaires. Celui qui s'exprime de la sorte sur cette campagne et sur cette armée n'était-il pas précisément le chef de cette même armée? n'en a-t-il pas dirigé lui-même tous les mouvemens, fait agir tous les ressorts; personne au monde a-t-il pu en connaître mieux les élémens, en analyser les détails, en affirmer les résultats; n'en a-t-il pas reçu, possédé tous les rapports officiels, et pour conclure enfin, pourrait-on méconnaître qu'en s'exprimant avec solennité et d'une manière aussi positive, Napoléon n'ignorait pas, dans l'intérêt de sa gloire, mais savait très-bien au contraire, que ces mêmes documens officiels existaient dans les dépôts publics pour appuyer ou démentir authentiquement ses assertions?

*Samedi 26.*

Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domestiques.

On disait l'Empereur fort souffrant. Il m'a fait demander dans sa chambre. Je l'ai trouvé, la tête empaquetée d'un mouchoir, dans son fauteuil, fort près d'un grand feu qu'il s'était fait allumer. « Quel est le mal le plus vif, la douleur la plus aiguë, demandait-il? » Je répondais que c'était toujours celle du moment. « Eh bien! c'est donc le mal de dents, m'a-t-il dit. » En effet, il avait une violente fluxion; sa joue droite était enflée et fort rouge. J'étais seul, en ce moment, auprès de lui; je me suis mis à lui chauffer alternativement une flanelle et une serviette qu'il appliquait tour à tour sur la partie souffrante, et il disait en ressentir beaucoup de bien. A cela se joignait encore une forte toux nerveuse, des bâillemens et un frisson, présage de la fièvre.

« Ce que c'est que l'homme, pourtant, disait-il, la moindre fibre attaquée suffit pour le déranger entièrement? » D'un autre côté, en dépit de tous les maux, il faut parfois l'assommer,

» si l'on veut qu'il finisse. Quelle singulière machine ! Et j'ai peut-être trente ans encore à être enfermé dans cette triste enveloppe ! »

Il attribuait sa fluxion à sa dernière sortie, au grand air qui l'affectait singulièrement. « La nature est toujours le meilleur conseiller, disait-il; je suis sorti malgré moi, en dépit de mon instinct, et seulement pour obéir à la raison. »

Le docteur est arrivé, et lui a trouvé un commencement de fièvre. L'Empereur a passé de la sorte tout le reste du jour, souffrant par moment des douleurs très-aiguës, allant alors et revenant alternativement de son fauteuil à son canapé, et remplissant les intervalles de souffrance à causer d'objets divers.

Un moment il s'est arrêté sur des vilenies commises autour de lui lors de sa puissance : Un ménage des Tuileries, que dans le temps il avait comblé, disait-il, et qui, par parenthèse, lors de la catastrophe, s'était montré fort mauvais, avait été pris en faute, un jour, par lui en personne. Il se contenta de leur reprocher leurs torts au lieu de les en punir. Qu'était-il arrivé, ajoutait-il, c'est

qu'il n'avait fait que les irriter, sans donner un exemple de justice. « Et voilà ce que c'est, remarquait-il, que de faire les choses à demi, on y perd toujours. Il ne faut pas voir, ou si l'on a voulu voir, il faut savoir prononcer, etc. »

Citant ensuite une femme fort avantageusement placée, ainsi que son mari, et qui lui parlait sans cesse de son dénûment. « Elle m'écrivait souvent, disait-il, pour me demander de l'argent, comme si elle eût eu des droits sur moi; comme aurait pu faire Madame Bertrand, revenue de Sainte-Hélène, ou l'un de vous autres, etc. »

Mentionnant encore quelqu'un qui avait été des plus coupables envers lui en 1814, il disait : « Et vous croyez peut-être qu'il aura fui à mon retour ? Non, j'en ai été obsédé. Il convenait sans embarras d'un engouement passer pour les Bourbons, dont on avait été bien puni, m'assurait-il; ce qui n'avait fait que retremper, du reste, l'affection naturelle que chacun me portait à tant et de si justes titres !!! Je le repoussai. Et il est à croire qu'en cet instant il est à leurs pieds, et leur dit, comme de raison, des horreurs

» de moi. . . . Pauvre humanité ! Tou-  
» jours et partout la même ! . . . »

Enfin il citait, et toujours de la part de ceux qu'il avait comblés, une intrigue fort vilaine auprès de l'Impératrice Joséphine, qu'on voulait porter, pour s'en faire un mérite ailleurs sans doute, et sous prétexte de lui assurer, disait-on, son séjour et son repos en France, à signer une lettre qui ne pouvait que l'avilir. On lui faisait écrire au Roi qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été; qu'elle le priait de fixer son existence, etc., etc. L'Impératrice pleura beaucoup, résista, demanda du temps, et consulta l'Empereur Alexandre, qui lui dit qu'une pareille lettre serait son opprobre, qu'elle envoyât promener les intrigans et les entremetteurs; qu'il était sûr qu'on ne lui demandait rien de pareil; que personne ne songeait à la faire sortir de France ni à troubler son repos, et qu'au besoin il se porterait pour son répondant, etc., etc.

Sur le soir la douleur s'est apaisée, et l'Empereur a pu s'endormir; il avait dû beaucoup souffrir; toute sa physiologie montrait une extrême altération.

## Dimanche 27.

Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le Souverain.

L'Empereur a passé tout le jour sur son canapé ou son fauteuil, près du feu. Il avait peu dormi, souffrait comme hier, et n'avait pas mangé. Ses douleurs de tête et de dents étaient extrêmement vives; la fluxion n'avait nullement diminué. Il a repris l'usage de la flanelle et des serviettes chaudes de la veille, qu'il m'a dit, en me revoyant, lui avoir fait hier tant de bien. Je me suis mis à les chauffer et à les lui appliquer de nouveau; il s'en montrait touché, laissait parfois son bras sur mon épaule, me répétant souvent: « Mon cher, vous me faites du bien ! » La douleur s'étant calmée, il a sommeillé quelques instans; puis rouvrant les yeux: « Ai-je dormi long-temps, m'a-t-il dit, vous êtes-vous bien ennuyé? et il m'appela alors son frère hospitalier, le chevalier de Malte de Sainte-Hélène. La douleur ayant repris plus vivement que jamais, il a fait venir le docteur, qui lui a trouvé de la fièvre; le froid de la veille

lui était revenu ; il s'est vu forcé de se rapprocher du feu.

Toute la soirée a été de même. Sur les sept heures il a parlé de se coucher ; et ne voulant pas manger , il s'est fait lui-même de l'eau panée , dans laquelle il mettait du sucre , de la fleur d'orange et du pain que lui faisait griller son valet de chambre.

A travers bien des sujets perdus , voici quelques mots recueillis sur l'immoralité. « L'immoralité , disait l'Empereur , est , sans contredit , la disposition la plus funeste qui puisse se trouver dans le souverain , en ce qu'il la met aussi tôt à la mode , qu'on s'en fait honneur pour lui plaire , qu'elle fortifie tous les vices , entame toutes les vertus , infecte toute la société comme une véritable peste ; c'est le fléau d'une nation. La morale publique , au contraire , ajoutait-il , est le complément naturel de toutes les lois ; elle est à elle seule tout un code. » Et il prononçait que la révolution , en dépit de toutes ses horreurs , n'en avait pas moins été la vraie cause de la régénération de nos mœurs. « Comme les plus sales fumiers provoquent la plus noble végétation. » Et il

n'hésitait pas à dire que son administration serait une ère mémorable du retour à la morale. « Nous y courions , » disait-il , les voiles pleines , et nul doute que les catastrophes qui ont suivi feront tout rebrousser ; car au milieu de tant de vicissitudes et de désordres , le moyen qu'on résiste aux tentations de tout genre , aux appâts de l'intrigue , à la cupidité , aux suggestions de la vénalité. Toutefois on pourrabiens arrêter , comprimer le mouvement ascendant d'amélioration ; mais non le détruire ; car la moralité publique est du domaine spécial de la raison et des lumières : elle est le résultat naturel , et l'on ne saurait plus faire rétrograder celles-ci. Pour reproduire les scandales et les turpitudes des temps passés , la consécration des doubles adultères , le libertinage de la régence , les débauches du règne qui a suivi , il faudrait reproduire aussi toutes les circonstances d'alors , ce qui est impossible ; il faudrait ramener l'oisiveté absolue de la première classe , qui ne pouvait avoir d'autre occupation que les rapports licencieux des sexes ; il faudrait détruire dans la classe moyenne , ce fer-



» ment industriel qui agite aujourd'hui  
 » toutes les imaginations, agrandit toutes  
 » les idées, élève toutes les âmes; il  
 » faudrait enfin replonger les dernières  
 » classes dans cet avilissement et cette  
 » dégradation qui les réduisaient à n'être  
 » que de véritables bêtes de somme;  
 » or, tout cela est désormais impossible.  
 » Les mœurs publiques sont donc en  
 » hausse, et l'on peut prédire qu'elles  
 » s'amélioreront graduellement par tout  
 » le globe, etc. »

Sur les neuf heures, et déjà au lit, l'Empereur a demandé qu'on fit entrer tout le monde dans sa chambre. Le Grand-Maréchal et sa femme étaient du nombre. Il nous a gardés une demi-heure, causant ses rideaux fermés.

*Lundi 28.*

L'Empereur, toujours souffrant, manque de médicamens. — Guerres d'Italie par Servan. — M<sup>me</sup> de Montesson.

Je souffrais beaucoup à mon réveil; j'ai voulu mettre les pieds dans l'eau; impossible de m'en procurer. Je ne cite ceci que pour que l'on comprenne, si l'on peut, notre véritable situation à Longwood. L'eau en général y est assez

rare; mais depuis quelque temps cette rareté a singulièrement augmenté, et c'est une grande affaire aujourd'hui que de pouvoir procurer un bain à l'Empereur. Nous ne sommes pas mieux sous tous les autres rapports de secours médical: hier le docteur parlait devant l'Empereur, de drogues, d'instrumens, de remèdes nécessaires; mais à chacun d'eux il ajoutait: « Malheureusement il n'y en a point dans l'île. — Mais, lui a dit l'Empereur, en nous envoyant ici, on a donc pris l'engagement que nous nous porterions bien, et toujours? » En effet les plus petites choses et les plus nécessaires manquent. L'Empereur, pour faire bassiner son lit, n'a trouvé d'autre moyen que de faire percer une de ces grandes boules d'argent dont on se sert pour tenir les plats chauds à table, et d'y faire introduire des charbons. Depuis deux nuits il sent inutilement le besoin d'esprit de vin, qui pût lui tenir chaude quelque boisson nécessaire, etc.

L'Empereur a continué de souffrir tout le jour; sa joue demeurerait très-enflée; mais la douleur était moins vive. Je l'ai trouvé près du feu lisant les guerres

des Gaulois en Italie, par Servan. Elles lui donnaient l'idée de quelques additions à nos chapitres d'Italie, si précieux pour le métier. Il a fait venir la carte de ce pays. Comme je m'étonnais que l'auteur, descendant jusqu'à nos jours, et donnant même les campagnes de l'Empereur, le décrivît si peu, et semblât même ne pas connaître beaucoup le terrain. « C'est qu'il l'aura parcouru, » disait l'Empereur, sans le connaître, » et n'aura peut-être pas su le deviner, » même en le voyant; tandis que le » génie des grandes entreprises, et les » grands résultats consistent surtout dans » l'art de le deviner, même sans l'avoir » vu, etc., etc. »

L'Empereur s'est vu forcé comme hier, de se mettre au lit de bonne heure. Il devait avoir de la fièvre, car il souffrait du froid. Il n'avait mangé qu'une soupe depuis la veille, et se sentait des dispositions à des étourdissemens. Il trouvait son lit mal fait, les couvertures mal arrangées; rien n'allait, disait-il; et il a essayé de faire raccommoder le tout tant bien que mal, remarquant à ce sujet que tout ce qui l'entourait n'était calculé que sur sa bonne santé, et que

chacun se trouverait sans expérience et sans doute bien gauche, s'il venait jamais à être sérieusement malade, etc.

Il s'est fait faire du thé de feuilles d'oranger, qu'il a dû attendre longtemps, ce qu'il a fait avec une patience dont je n'eusse certainement pas été capable.

Il a causé, étant au lit, de ses premières années de Brienne; du duc d'Orléans, de M<sup>me</sup> de Montesson, qu'il se rappelait y avoir vus; de la famille de Nogent, de celle de Brienne, liées aux détails de ses premières années, etc.

« Une fois à la tête du gouvernement, » disait Napoléon, M<sup>me</sup> de Montesson m'avait fait demander à pouvoir prendre le titre de duchesse d'Orléans, ce qui m'avait paru extrêmement ridicule. » L'Empereur ne la croyait que maîtresse du prince. Je l'assurai qu'elle avait été bien mariée avec le consentement de Louis XV, et que je croyais être certain que depuis la mort de son époux, elle prenait, dans tous les actes, le titre de douairière d'Orléans. L'Empereur disait avoir ignoré cette circonstance. « Mais » encore, dans ce cas, observait-il, » qu'avait à dire et à faire le Premier

» Consul? Aussi était-ce toujours là ma  
 » réponse aux intéressés, qui en étaient  
 » peu satisfaits. Mais devais-je prendre  
 » tout aussitôt les irrégularités et les ri-  
 » dicules de la vieille école? etc. »

*Mardi 29.*

L'Empereur continue d'être très-souffrant. —  
 Circonstances caractéristiques.

Mon fils était malade, moi-même je  
 n'étais pas bien; mes insomnies duraient  
 toujours. Le docteur est venu nous voir.  
 Il m'a appris que l'Empereur était mieux,  
 mais qu'il s'obstinait à tort à ne vouloir  
 faire aucun usage de la médecine.

Je n'ai été appelé qu'à cinq heures  
 chez l'Empereur. Je l'ai trouvé les pieds  
 dans l'eau, souffrant encore violemment  
 de la tête. Cependant, ce demi-bain lui  
 a fait du bien. Il s'est remis sur son ca-  
 napé, et a pris les Mémoires de Noailles;  
 il en a lu tout haut quelques morceaux  
 sur le duc de Vendôme, au siège de  
 Lille, quelques autres sur le duc de  
 Berwick, qu'il accompagnait de remar-  
 ques à sa manière, toujours neuves,  
 originales, piquantes. Je regrette fort  
 de ne pouvoir les tracer ici; mais cette  
 dernière partie de mes cahiers n'ayant

point encore été mise au net lorsqu'ils  
 m'ont été arrachés, je n'y retrouve au-  
 jourd'hui que des indices devenus par  
 le temps tout à fait étrangers à ma mé-  
 moire.

L'Empereur, apercevant sur sa com-  
 mode quelques pâtisseries ou espèce de  
 sucreries qui semblaient y avoir été ou-  
 bliées, m'a dit de lui en apporter; et  
 comme il voyait mon embarras et mon  
 hésitation, cherchant vainement le  
 moyen de pouvoir les lui présenter avec  
 convenance: « Bah! mon cher, avec la  
 » main, m'a-t-il dit, tout bonnement avec  
 » la main, plus de cérémonies, plus de  
 » façons entre nous; nous devons désor-  
 » mais demeurer à la gamelle l'un pour  
 » l'autre. » Voilà une fort petite circons-  
 tance sans doute, mais qui pourtant  
 rendra bien mieux, aux yeux de plu-  
 sieurs, la tournure d'esprit, le caractère,  
 les dispositions de l'âme, la véritable  
 pensée, que ne saurait le faire une foule  
 de paroles; car il est des esprits judi-  
 cieux et observateurs qui savent aper-  
 cevoir et déduire, lorsque beaucoup  
 d'autres n'ont pas même soupçonné;  
 aussi c'est ce qui va me faire replacer  
 ici ce que j'avais repoussé ailleurs, dans

la crainte que ce ne fût jugé insignifiant, ou du moins inutile.

Je dois avoir dit que, dans la familiarité de son petit intérieur, l'Empereur passait volontiers en revue, vis-à-vis de moi, tous les titres. Ah! bonjour *Monseigneur*. Comment se porte Votre Excellence? Que dit aujourd'hui Votre Seigneurie? etc., etc. Or, un soir, me rendant au salon dont l'huissier allait m'ouvrir la porte, celle de l'Empereur, qui en est voisine, s'ouvrit; il s'y rendait précisément aussi. M'étant rangé pour son passage, lui, en distraction sans doute, s'arrêta pour me prendre l'oreille, ajoutant gracieusement: « Que faisait là » *Votre Majesté*. » Mais ce mot ne fut pas plutôt lâché que mon oreille le fut aussi. Sa figure devint tout autre, et il se crut obligé de me parler gravement d'autre chose. Ce n'est pas que je n'eusse appris près de lui à ne pas avoir entendu au besoin; mais n'importe, il s'en voulait évidemment d'avoir laissé échapper cette qualification: toutes les autres pouvaient lui paraître des plaisanteries; mais il ne semblait pas en être de même de celle-ci, soit par sa nature spéciale, soit par nos circonstances présentes ou

autrement, que sais-je? Du reste, chacun conjecturera ce qu'il lui plaira; seulement je raconte le fait.

Sur le soir, l'Empereur nous a reçus tous après notre diner. Il était dans son lit, et est revenu à son incrédulité en médecine, qu'il appuyait de si bonnes raisons, disait-il, que Corvisard et les autres célèbres ne le combattaient que faiblement, et seulement pour l'honneur du corps.

*Mercredi 30.*

Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour mémoire non payé. — Sur l'impopularité.

L'Empereur aujourd'hui n'a pas été mieux. Il a eu, à l'heure accoutumée, son léger accès de fièvre. Sur le soir le docteur est arrivé; il portait plusieurs gargarismes innocens, disait-il; mais il n'en a pas moins eu de peine à en trouver l'emploi. L'Empereur avait beaucoup de boutons sur les lèvres, dans la bouche et jusque dans le gosier; il avait beaucoup de peine à avaler, même à parler, disait-il. On n'a pu trouver, pour son usage, de l'huile supportable: